

Le sujet dans la psychanalyse aujourd'hui

Pourquoi le sujet ?

En quoi la question du sujet est-elle pertinente pour la psychanalyse et pour un psychanalyste ? La question sur laquelle revient Raymond Cahn trouve dans cette nouvelle livraison éditoriale non seulement la reprise clarifiée de ses premiers écrits théoriques, mais leur actualisation que vient étayer une illustration brève des liens entre « temps originaires et création ».

Poursuivant sa « révolution conceptuelle » sur la place du sujet dans la psychanalyse : « Qui pense ? qui parle ? qui agit ? qui désire ? », Raymond Cahn remet en cause la césure freudienne névrose/psychose. Partant du champ de la clinique des psychoses et des états-limites, il s'oriente vers la mise au point d'outils cliniques aptes à affronter les pathologies dans lesquelles le sujet subit la contrainte de « représentations inconscientes rigides » dont celui-ci ne parvient pas à s'autonomiser. Aujourd'hui, Raymond Cahn fait le récit de ce parcours théorique en insistant sur les origines archaïques des modifications subjectales qui freinent le processus de subjectalisation, lequel s'oppose alors au développement d'un processus de subjectivation, dont la clinique des adolescents rend compte.

C'est dans le cadre du *CEREP Montsouris*, hôpital de jour pour adolescents qu'il créa en 1963 et dont il fut le directeur avec Bernard Penot jusqu'en 1998, que Raymond Cahn chercha à évaluer ce qui se passait lors d'une décompensation psychotique à l'adolescence. Dans cette perspective, il n'hésita pas à mettre au travail les différents contre-transferts de l'équipe institutionnelle à laquelle il laissa la plus grande liberté associative et d'intervention, attentif aux réactions de heurts et/ou d'indifférence de l'équipe, voire en acceptant d'intenses moments de conflictualisation.

Parti de ses interrogations premières entre ce qui différencie psychose et fonctionnement limite, l'auteur fait le constat d'une violence extrême des processus de désubjectivation que l'histoire de ces jeunes patients fait apparaître, comme ne leur appartenant pas en propre : cadavres dans le placard, origines générationnelles dissimulées voire incestuelles, etc... Ces expériences l'ont conduit à mettre au travail la notion de processus de subjectivation, telle la remontée en amont de ce qui soudainement s'est désubjectivé chez ces patients.

Débatteur hors pair et empêcheur de tourner en rond, l'auteur peu à peu s'affranchit des formalismes théoriques pour utiliser le prisme du processus de subjectivation afin d'éclairer à la fois les avancées du travail institutionnel et la dynamique nécessaire du contre-transfert dans les cures d'adolescents. Intitulée *Le sujet dans la psychanalyse aujourd'hui*, cette nouvelle parution précise la ressaisie par le patient du sens de son environnement alors que jusqu'ici celui-ci lui était soit resté étranger, soit avait été incorporé par lui.

De tout temps, Raymond Cahn a insisté sur la nécessité d'une reconnaissance et d'une appropriation par le sujet d'éléments essentiels de son histoire et de sa psyché, soit refoulés, soit exclus de lui, leur attribuant une importance insoupçonnée. Dans l'une de ses premières parutions, *Adolescence et folie - Les déliaisons dangereuses* (1991, 2004), il avait fait état des empêchements de la subjectivation, tout en soulignant la prévalence de la dimension économique chez l'adolescent l'invitant à asseoir les fondements de cette nouvelle articulation entre psychose et adolescence. *L'adolescent dans la psychanalyse - L'aventure de la subjectivation* (1998, 2002) avait montré que, pris entre le désir du « retour du même » et celui de l'émergence du « nouveau », l'adolescent avait besoin de faire une large place à l'objet externe alors qu'il aurait tendance à se laisser volontiers enfermer dans une pseudo réalité psychique. Dès lors se justifiait d'analyser par extension l'adolescent dans l'adulte, ce que l'analyste fut convié à questionner chez lui-même et ce dont l'auteur a fait le paradigme de toute cure d'adolescent.

S'appuyant sur les concepts promus par Sándor Ferenczi tels que le noyau traumatique-hypnoïde, celui d'identification à l'agresseur ou de transfert négatif et constatant le rôle primordial du contre-

transfert, Raymond Cahn allie ces composantes en une dialectique qui anime la relation interpersonnelle autant dans l'institution que dans la cure. Cette orientation était sensible dès son troisième livre *La fin du divan ?* (2002) où l'auteur s'inspirait de ses thérapies d'adolescents qu'il menait en face à face pour réhabiliter la fonction de la thérapie face à la psychanalyse, « à côté d'elle » et non contre elle.

Le sujet dans la psychanalyse aujourd'hui fait apparaître le processus de subjectivation comme résultant essentiellement d'une capacité ou non à assumer la différenciation subjective pour fuir l'horreur de l'inceste indifférenciant. Or celle-ci est « le résultat aléatoire d'un long processus courant depuis la naissance » qui implique des conditions d'apparition qu'il s'agit de saisir. Le processus de subjectalisation, c'est-à-dire d'intégration de ces éléments incompris, peut permettre à leurs conditions d'apparition d'être saisies, étant insuffisamment réalisées ou accomplies, car elles pèseront plus ou moins lourdement sur les modalités du fonctionnement mental, et ce d'autant plus que les effets en auront été massifs et précoces.

L'entame narcissique du sujet

La lecture de ces trois « Parties/Livres » qui composent ce nouvel ouvrage reprend pour le premier les grandes lignes du rapport de Raymond Cahn lors du 51^e *Congrès des Psychanalystes de Langue Française*, intitulé *Du sujet* (1991), et dans lequel il commente et discute la genèse de la question du sujet dans la psychanalyse, en s'appuyant sur les successives avancées topiques de Freud, non sans se réserver l'opportunité d'utiliser les clairvoyances de philosophes tels que Mikkel Borch-Jacobsen, Jean-Luc Nancy ou Philippe Lacoue-Labarthe. C'est par exemple le cas lorsque Philippe Lacoue-Labarthe pointe que l'angoisse du retrait d'amour est sans doute la « première et nécessaire mise en cause du narcissisme ». Retenant l'idée d'une « substance première » que serait la mère sur le mode d'une « présence contenant invisible », Raymond Cahn se rallie à l'idée que son retrait provoquerait chez le sujet une première « entame » narcissique, la qualité de ce retrait maternel pouvant devenir mortifère. En effet, s'inspirant des théorisations de DW. Winnicott et de W. Bion, l'auteur fait sienne la métapsychologie de l'archaïque, en intégrant peu à peu l'importance des relations précoces mère-enfant, les logiques primitives et les dialectiques primaires, lorsqu'il défend l'importance de la subjectalisation, antérieure et nécessaire au processus de subjectivation. Si le processus de subjectivation peut se déployer à partir d'un soi suffisamment autonome pour se prendre comme objet, celui de la subjectalisation qui le précède demande d'emblée le soutien d'un tiers co-subjectivant, suffisamment contenant pour faire naître l'existence d'un Soi. « Le premier temps de la subjectalisation est ce mouvement qui fait de soi, à partir de l'autre, une réalité vivante, exclusive, se déployant comme telle dans sa temporalité propre à partir de ce temps fondamental de la reconnaissance irréversible du soi et de l'objet.

Le subjectal, la subjectalité constituent ainsi tout ce qui se réfère, d'une part au vécu de permanence, de continuité, d'autre part aux premières ébauches de différenciation « porteuse d'autonomie et comportant l'introjection » (E. Kestemberg, 1978, p.232)

Intitulée *Vingt cinq ans après*, la seconde Partie/ Livre décline alors les formes variables de la subjectalisation en s'étayant sur le sentiment d'*inquiétante étrangeté* chez Freud, que l'auteur repère comme phénomène fondateur de changements chez l'adolescent, notamment lorsque le présent se trouve court-circuité par un événement du passé - ou par sa trace psychique - à son niveau le plus archaïque. Il démontre que la nature du travail de subjectivation relève ainsi de la possibilité ou non de renouer avec la subjectalisation manquée. Se trouve de ce fait justifiée l'extension de la réciprocité dans le partage d'émotions et de vécus entre analyste et patient dans la cure tel un processus créatif. Ce processus créatif, thème de la 3^e partie, souligne l'impact du travail de subjectivation entre l'artiste et son œuvre, Raymond Cahn nous introduisant à la relation entre temps originaires et création en reliant au texte de Freud *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* l'analyse du tableau de la Joconde proposé par Daniel Arasse. Interrogeant la faculté extraordinaire de sublimation du peintre, capable de puiser dans les formes les plus archaïques

d'une énergie pulsionnelle directement mise à disposition de l'invention et de la sublimation, Raymond Cahn se demande si celles-ci ne seraient pas issues de la capacité à utiliser directement ces forces obscures. Se répondant l'une, l'autre, ces trois parties intègrent, dans un mouvement progressif, les étapes de la théorisation du processus de subjectivation qui devient dès lors plus facilement lisible puisqu'y sont introduites à chaque étape autant l'expérience singulière de moments cliniques que l'explicitation de choix théoriques qui servent d'approfondissement à l'ensemble.

Les chemins du sujet

Il faut suivre Raymond Cahn lorsqu'il emprunte « les chemins du sujet » dont il fait varier les différentes perspectives pour faire résonner le « processus de subjectivation même ». Dialoguant avec les auteurs qui privilégient la problématique du sujet - Mélanie Klein et ses héritiers - et critiquant la pensée que le moi et l'objet sont toujours déjà là d'emblée, il s'approprie le concept d'identification primaire, la forme la plus primitive de l'attachement affectif à l'objet dyadique, qui, mieux qu'une relation, décrit l'imprégnation directe de l'un et l'autre, de l'un en l'autre, telle une sorte d'identification immédiate à l'humain. Ainsi, le retrait maternel représentera-t-il toujours une menace pour ce pré-sujet, car tout dépendra de la qualité de ce retrait. Proche de l'objet subjectif de Winnicott, préalable à l'établissement d'un espace transitionnel, la subjectalisation - ou fonction subjectalisante - autorisera la sortie du narcissisme primaire en offrant la capacité à l'objet de faciliter chez le sujet la naissance d'une « fonction sujet ». Si la psychanalyse est définie comme science du sujet, l'orientation prônée par Raymond Cahn se différencie de l'optique lacanienne où « Le sujet (est) mis à nu par ses signifiants mêmes », et se situe au-delà de la nature aliénante de l'image du Moi. Il s'en suit que le symptôme se résout tout entier dans une analyse du langage. L'auteur s'éloigne également des thèses de Lichtenstein, Hartman, Malher, ou Kohut, même s'il reconnaît que le concept de soi a le mérite d'échapper à la problématique dichotomique du sujet et de l'objet. Il préfère partager avec Winnicott le « vif du sujet », à l'origine d'« une certaine manière d'être », pour mieux mettre en évidence le rôle joué par la capacité transformationnelle du sujet dont sa clinique atteste. La capacité de rêverie maternelle, la création d'une aire intermédiaire possible, décrivent bien les lieux psychiques dans lesquels l'analyste aura à débusquer ce qui dans ce pré-sujet lui aura fait défaut et dont il garde les traces indélébiles. Cette nouvelle archéologie du sujet - au sens de Merleau-Ponty, c'est-à-dire de ce qui en fait la chair - établit le lien non pas entre le symbolique et le langage mais entre le symbolique et l'appareil psychique.

Car c'est en s'appuyant sur son expérience de la psychose qu'une nouvelle approche des états-limites s'inaugure, l'auteur interrogeant le seuil à partir duquel l'intersubjectivité a pu basculer dans l'excès et l'aliénation. Ce qui caractérise les « pathologies de la subjectivation » est donc la perspective d'une « restitution subjectale » possible, grâce à l'appareil prothèse de l'analyste, le curseur théorique s'étant déplacé de la dialectique névrose/psychose vers la capacité ou l'incapacité du sujet à accéder à une position de sujet. Ainsi, en va-t-il « des destins du destin », des aspects précocissimes inhérents aux communications primaires, réactivés et re-traversés par la compulsion de répétition qui trouveront là l'occasion d'être intégrés, et dépassés. Si bien que le « Jeu du je » implique la disposition d'un espace psychique qui suppose déjà la capacité d'une auto-référence, laquelle vient d'un sujet d'avant la subjectivation qui rend possible ou non « l'émergence de l'objet signifiant l'entrée du monde extérieur et de sa nécessité (...) simultanément imposée au proto-sujet et créée par lui » (p. 171).

Pris dans des problématiques où domine la carence subjectale, « le mode de référence apparaissant plus comme celui de l'intrication/ interaction de deux psyché en une » (p. 182), le rôle de l'analyste suppose, à travers « ces cas de figure où quelque chose qui s'est joué de l'environnement se voit endossé par l'analyste » (p. 182), que « l'on est en effet passé de l'auto-élaboration par Anna O... d'un vécu plus ou moins induit par le thérapeute à l'élaboration par le thérapeute d'un vécu plus ou moins induit par le patient... une hypnose à l'envers en quelque sorte, ou plutôt une hypnose

réci-proque. » (p. 190). Le travail de subjectivation passera donc par « l'utilisation des vécus de l'analyste, par ses associations, pour les intégrer dans la problématique du patient créant ainsi un objet nouveau, partagé par chacun d'eux, se modifiant ou s'enrichissant de leur apport réciproque dans un processus créatif radicalement différent du dispositif antérieur » (p. 204). Si bien que l'une des fonctions du cadre est la tolérance à ces tensions extrêmes déléguées au contre-transfert. « Telle doit être la capacité de l'analyste de demeurer aussi longtemps que nécessaire un objet immuable, inaltérable, ou encore de repérer les mouvements de haine, de séduction, d'emprise, émanant aussi bien du sujet que de lui-même (...) » (p. 243).

De cette capacité naît chez le sujet une aptitude à s'investir lui-même et le monde, comme il a pu par ou à travers l'analyste se sentir investi, reprenant ainsi sa marche interrompue.

L'artiste, un sujet « découvreur-inventeur »

Cette inédite capacité de création définit pour Raymond Cahn l'œuvre d'art qui rassemble conjointement le symptôme et la cure. La rencontre avec le tableau de *la Joconde* est l'occasion pour l'auteur d'emprunter à Daniel Arasse (2004) son analyse du tableau pour soutenir la thèse selon laquelle les temps originaires du sujet abritent une souffrance à l'origine du génie créatif. Se situant en-deçà de la fascination qu'exerce sur tous le visage encadré par le sourire magique de *la Joconde*, Daniel Arasse s'étonne de l'incompatibilité des espaces qui environnent le visage de la femme : paysage désolé, et incohérence de l'ensemble. La présence de ces éléments inconciliables permet à Raymond Cahn d'en rapprocher « l'inquiétante étrangeté » animée par les premières expériences de la vie du peintre. Articulant l'obscur présence maternelle au texte de Freud *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, l'auteur se saisit de l'extraordinaire aptitude à la sublimation du peintre pour montrer comment il utilise savamment ses pulsions primitives par la voie de la perception comme celle de l'hallucination. S'il use de la régression pour réemprunter ses voies primitives, l'artiste s'appuyant sur ce noyau dur, impénétrable et secret de sa personnalité, ne cède jamais aux pouvoirs d'influence ou à la fascination hypnotique exercée par cet Autre archaïque. Aussi l'auteur rend-il compte du lien primitif ante-objectal avec la mère à travers l'effacement des limites que le décor pictural induit par la confusion qui mêle la mère première à la mère oedipienne jusqu'à rendre leur présence simultanée. Grâce à la force intégrative du peintre « qui part de la perception libidinalisée de l'objet subjectif à la possibilité d'utiliser des symboles » (p. 278), ce travail d'élaboration de l'*unheimliche* vers l'*heimliche*, rend vivante la force de séduction du tableau sur le spectateur par la force de création inédite chez le peintre.

La cohérence du renouvellement de ces articulations dans cette dernière parution transforme ainsi les rapports entre l'intrapsychique et l'interpsychique ainsi que ceux entre psychanalyse et psychothérapie. Mais surtout, « essentielle est cette conception positive des processus adolescents : l'adolescence est une création subjectale » en conclut Philippe Gutton dans le prologue de l'ouvrage, ce dont nous convainc ce livre, dédié à la mémoire de Steven Wainrib, « mon compagnon de pensée... si prématurément disparu » et auquel on doit d'avoir été l'ardent défenseur « d'un sujet qui est précisément dans le jeu interne de sa multidimensionnalité » (p.173).